

Conférence de Jean Claude LARRONDE le 9 décembre 2011 à Anglet

GERNIKA DANS LA MEMOIRE

Gernika : la simple évocation de ce nom d'une bourgade de la province de Biscaye entraîne une foule d'images. Images mêlées, de recueillement et de douleur, d'émotion et de malheur, de dignité et d'espoir aussi.

Gernika, c'est tout à la fois le berceau de la démocratie basque, le lieu sacré par excellence des libertés et des traditions basques mais c'est aussi le lieu où est planté l'arbre qui incarne ces mêmes libertés et traditions, le fameux chêne chanté par un barde du XIX^es, José Maria Iparraguirre. C'est encore l'endroit d'un terrible bombardement sur une population civile sans défense lors de la guerre civile d'Espagne en 1937, événement qui eut une répercussion considérable et qui fut immortalisé par un peintre de génie, Pablo Picasso. C'est enfin le siège de la démocratie basque contemporaine, l'actuel statut d'autonomie des provinces basques d'Alava, de Biscaye et de Gipuzkoa s'appelant « Statut de Gernika » et les actuels présidents ou *lehendakaris* du gouvernement autonome basque étant dans cette ville investis de leurs fonctions, comme le fut José Antonio de Aguirre en 1936.

C'est toutes ces images de Gernika, qu'il me faut maintenant successivement restituer.

Gernika, c'est tout d'abord le lieu des Assemblées de Biscaye.

Les Assemblées (*Juntas Generales*) de la province de Biscaye se réunissaient dans la commune (*anteiglesia*) limitrophe de Lumo (Lumo fut annexée par Gernika en 1882). Gernika fut fondée en 1366 par le comte Don Tello, seigneur de Biscaye et on pense que c'est depuis le XV^es que les Assemblées se déroulent à Gernika. Ce système politique traditionnel fut largement aboli en 1839, à la fin de la première guerre carliste et complètement aboli en 1876, à la fin de seconde guerre carliste.

La base du système politique traditionnel était le *Fuero* (le For). Une différence doit être faite avec le concept de « privilèges ». Les privilèges sont des franchises octroyées par le pouvoir central à des provinces ou à des communautés. Dans le cas du *Fuero*, il s'agit d'us et de coutumes, donc d'un droit coutumier, qui à un moment donné, pour des questions de commodité, va devenir écrit.

Ces *Fueros* de Biscaye qui existaient avant le XIII^es vont faire l'objet de deux rédactions successives : le *Fuero Viejo* (Ancien For) qui date de 1452 et qui est surtout un droit civil et le *Fuero Nuevo* (Nouveau For) qui date de 1526 et qui est plutôt un droit public.

Le *Fuero* de Biscaye avait pour objectif de faire bénéficier les habitants de la province d'un bon gouvernement et d'une bonne justice.

Tout d'abord, le Fuero s'efforce de limiter les pouvoirs du Seigneur sur la province.

Le seigneur doit prêter serment de respecter les *Fueros* et doit les confirmer. En 1379, Juan I^o qui était seigneur de Biscaye depuis déjà huit ans, hérite de la Couronne de Castille ; ainsi, la Seigneurie de Biscaye et la Couronne de Castille ont depuis cette date de 1379, le même titulaire. Mais malgré ce fait, la situation de la Biscaye ne change pas ; elle conserve ses *Fueros* ; son système politique particulier n'est pas remis en cause par cette pure et simple union personnelle en la personne du souverain.

Le Roi de Castille doit jurer de respecter les *Fueros* de Biscaye pour être reconnu comme Seigneur de Biscaye ; cette obligation montre la subordination du pouvoir au droit. Le premier serment de respecter les *Fueros* dont on ait connaissance date de 1333. Si le Roi de Castille et Seigneur de Biscaye ne jure pas de respecter les *Fueros*, il y aura application de la formule : « *se obedece pero no se cumple* » (on obéit mais on n'exécute pas) ; autrement dit, la loi sera obéie, respectée mais non exécutée ou appliquée ; cette formule trouvait à s'appliquer également lorsque les ordres du Seigneur étaient jugés illégaux par les représentants de la province. C'est ce qu'on appelle le « *pase foral* » : c'est la forme constitutionnelle du refus d'appliquer une mesure contraire à la loi du pays ; elle garantit le respect de ce qui est stipulé dans le *Fuero*.

Le but est de mettre un frein aux excès ou aux erreurs du souverain, sans toutefois avoir recours à la violence. Les ordres jugés illégaux du Seigneur devaient être obéis, ce qui sauvegarde le système et le symbole hiérarchique, mais non exécutés, ce qui sauvegarde les droits du peuple ; on peut remarquer que le dernier mot appartient au peuple.

Les pouvoirs du Seigneur sont ainsi définis et restreints (il faut dire que les Rois de Castille résidaient en permanence à l'extérieur de la Biscaye ; ils y envoyaient un représentant, le *Corregidor*).

L'histoire du système constitutionnel biscayen entre 1526 – date de la rédaction du *Fuero Nuevo*- et 1839 –date de la fin de la première guerre carliste- reflète la structure immuable de l'ancien régime caractérisé par la permanence du système foral. Jusqu'en 1839, la Biscaye se gouverna elle-même, ne remplit pas d'obligations militaires envers l'Espagne et fut une zone de libre-échange (la douane espagnole n'était pas sur la côte mais à la frontière entre la Biscaye et la Castille).

En second lieu, on peut dire que le Fuero organise les droits de l'individu.

L'égalité de tous les Biscayens devant la loi est préservée par un moyen unique : la noblesse de tous les Biscayens. On est noble par la terre, non par le sang. Tous les Biscayens sont nobles. C'est la *hidalguia universal*, la noblesse universelle qui traduit une parfaite

égalité juridique et civile et qui fut reconnue par le roi de Castille à tous les Biscayens en 1394.

Sur le plan pénal, il existe l'équivalent biscayen de l'institution anglo-saxonne de l'*Habeas Corpus* : nul ne peut être arrêté sans un mandat délivré par un juge compétent. Le juge était saisi sur plainte ou dénonciation mais il était interdit d'accuser nommément une personne ; l'accusateur ne pouvait qu'indiquer le lieu, les jour et heure et les circonstances du fait avec les noms des témoins ; seul le fait était dénoncé et c'était le juge qui devait déterminer l'auteur. Toute personne suspectée devait être convoquée sous l'arbre de Gernika dans un délai d'un mois pour se justifier de l'acte qui lui était reproché. L'*Habeas Corpus* britannique date de 1679. On peut remarquer que l'*Habeas Corpus* biscayen est antérieur de plus de deux siècles. Par ailleurs, il convient de relever aussi l'interdiction de la torture. Enfin, les Biscayens ne pouvaient être arrêtés pour dette ordinaire. Leur maison, leurs armes, leurs chevaux ne pouvaient être saisis. La maison d'un basque était inviolable.

Parmi les droits économiques, on peut citer : la complète autonomie fiscale de la Biscaye (la Couronne ne pouvait lever des impôts) ; la liberté d'acheter, de vendre, de faire commerce ; l'interdiction de tout monopole et la protection de l'industrie du fer ; l'entière liberté donnée au père de famille de transmettre ses biens à n'importe lequel de ses enfants –celui ou celle qui était jugé le ou la plus apte à gérer le patrimoine familial, celui-ci étant inaliénable et indivisible-: c'est la *troncalidad* ou défense de la maison-souche.

Pour terminer cette rapide étude du régime traditionnel biscayen, il convient d'insister sur l'attachement des Biscayens au Fuero. Entre le XVII^e et le XIX^e s, on relève une résistance constante face aux attaques farouches de ceux qui, depuis Madrid, cherchaient à détruire le système foral. Les attaques contre les *Fueros* furent repoussées par les Biscayens. On appelle ces révoltes populaires des Biscayens – les motifs pouvaient être économiques, politiques ou sociaux- des *matxinadas* : ainsi en 1631 (essai par la Couronne de Castille d'instaurer un monopole de production et de vente de sel), en 1717 (tentative de transférer les douanes à la côte) et en 1804 (projet de création d'un nouveau port pour affaiblir Bilbao).

Le Chêne

Le Chêne de Gernika est peut-être le symbole le plus universel des libertés et traditions basques.

Les plus anciennes références à cet arbre datent du XIV^es. Les Assemblées Générales de Biscaye se réunissaient sous l'arbre de Gernika. A l'origine, il y avait un seul banc de pierre, puis 7 sièges de pierre en 1565 qui disparurent en 1828 lorsqu'on commença à construire la *Casa de Juntas*, le siège de l'Assemblée.

On sait que l'arbre est le symbole de la vie en perpétuelle évolution à travers ses feuilles qui poussent et qui meurent pour repousser au printemps suivant ou encore à travers ses fruits. Parmi les arbres, le chêne est l'arbre sacré dans de nombreuses civilisations ; c'est un symbole de majesté par sa taille, synonyme de force. Jean Haritschelhar –qui fut professeur à l'université de Bordeaux III et président de l'Académie de la Langue Basque *Euskaltzaindia* -fait remarquer que si en français, on dit « fort comme un turc », en espagnol, on dit « *fuerte como un roble* » (fort comme un chêne).

Un ancien chêne mourut en 1564. Cette année-là marque la date de la première plantation dont nous avons des documents. Cet arbre mourut en 1811, âgé de 247 ans. Un de ses rejetons, planté en 1742 dura 150 ans et sécha en 1892 (c'est le tronc de ce chêne qui est conservé dans un temple construit en 1929). Le suivant fut planté en 1860 et ne survécut pas à la canicule de l'été 2003 ; le chêne actuel fut planté en février 2005 par le *lehendakari* Juan José Ibarreche.

Il est à noter que l'arbre de Gernika et son symbole étaient connus des philosophes du Siècle des Lumières et des Révolutionnaires de 1789 : Jean-Jacques Rousseau lui adressa son salut ainsi que le conventionnel Tallien dans un discours de 1794 ; lorsque les soldats de la Convention sous le commandement du général Moncey atteignirent Gernika en juin 1795, ils présentèrent les armes et saluèrent l'Arbre comme le Père de tous les Arbres de la Liberté que l'on avait plantés durant la Révolution française de 1789.

« Gernikako Arbola »

C'est la chanson « *Gernikako Arbola* » (L'Arbre de Gernika) de José Maria Iparraguirre qui donna au célèbre chêne, ses lettres de noblesse.

José Maria Iparraguirre était né en 1820 dans un petit village du Gipuzkoa, Villareal de Urretxu.

Il prend part dans le camp carliste à la première guerre carliste ; il est à peine âgé de 14 ans ; il y est blessé et à la fin de la guerre, en 1840, il passe en France et s'accompagnant de sa guitare, il commence à composer de nombreuses chansons. Il participe à la Révolution de 1848 mais bientôt Napoléon III l'expulse ; il vit en Suisse, en Italie, en Allemagne et à Londres en 1851.

En 1853, il est de retour dans l'Etat espagnol et plus précisément à Madrid. C'est là qu'il compose et qu'il chante « *Gernikako Arbola* » qui immédiatement va devenir une sorte de « Marseillaise Basque » et va s'imposer comme un véritable hymne des provinces basques. Il chante cette chanson pour la première fois- en 1853, donc- dans un café où se réunissaient des Basques, le café de San Luis, calle de la Montera, près de la Place Puerta del Sol. L'année suivante, il la chante en Pays Basque, à Urkiola en Biscaye, pour la fête de

Saint-Antoine. Le succès de ce chant résulte du fait que tous les « fueristes », c'est-à-dire tous les partisans du rétablissement du système politique traditionnel des provinces basques vont se reconnaître dans cet hymne, que ces partisans soient d'origine carliste comme d'origine libérale.

Gernikako arbola Da bedeinkatua	L'arbre de Gernika est béni,
Euskaldunen artean Guztiz maitatua	tout à fait aimé parmi les Basques ;
Eman da zabal zazu Munduan frutua	donnez et répandez votre fruit dans le monde
Adoratzen zaitugu Arbola Santua!	nous vous adorons, Arbre sacré

On voit en particulier avec le vers “donnez et répandez votre fruit dans le monde” que ce chant se place à l'exact opposé du repli ethnique ou identitaire dans lequel certains voudraient de toute force enfermer les Basques.

L'enthousiasme pour cette chanson est énorme, impressionnant. Bientôt, Iparraguirre est considéré comme un agitateur des foules ; il est expulsé du Pays Basque en 1855.

En 1858, il s'embarque à Bayonne avec sa fiancée pour l'Amérique et vit en Argentine, puis en Uruguay. Il est berger et ne cesse de composer des chansons et de chanter. Mais il est aux prises avec d'énormes difficultés financières. L'appel du pays natal est le plus fort. En 1877, abandonnant sans vergogne sa femme et ses huit enfants, il revient au Gipuzkoa. Une souscription lancée dans les milieux basques d'Argentine couvre les frais du voyage.

Il mène une vie difficile, seulement aidé par quelques maigres subsides votés par les Députations du Pays Basque. Il meurt en 1881 et est enterré dans son village natal.

On aura une idée de la ferveur avec laquelle était reçu cet hymne par les masses basques à la lecture de ce passage d'un célèbre discours prononcé par le sénateur de la province d'Alava, Pedro de Egaña, au Sénat espagnol en 1864 : « ..en entendant la voix de cet homme [Iparraguirre] et parce qu'il parlait des Fueros, la foule se pressait, mettait un genou à terre et levait vers le ciel ses bras nerveux pour jurer comme les anciens Cantabres de mourir pour les lois saintes de leurs parents ! »

Gernika, symbole des Fueros basques

C'est donc au cours du XIX^es que Gernika s'affirme comme symbole des Fueros basques ; elle le fera par la combinaison de 3 éléments : un complexe architectural (la construction de l'actuelle *Casa de Juntas* de 1826 à 1833), les guerres carlistes (au cours desquelles les prétendants carlistes au trône d'Espagne Carlos V et Carlos VII jurèrent de respecter les *Fueros*) et un hymne (le « *Gernikako Arbola* »).

Les derniers vestiges du système foral (exemptions fiscales et exemption du service militaire) furent abolis à la fin de la seconde guerre carliste par la loi du 21 juillet 1876.

Cette abolition forale fut rudement ressentie par de larges secteurs de la population basque ; chaque année, à la date anniversaire du 21 juillet, des manifestations étaient organisées à Gernika ; ces protestations s'étendaient même dans la diaspora basque puisque la société Laurak-Bat (littéralement « Les 4 en Un » ; allusion à l'union des quatre provinces basques péninsulaires) de Buenos Aires fondée en 1877 vota chaque année pendant un siècle, chaque 21 juillet, une motion protestant contre l'abolition du système foral du pays Basque.

Sabino Arana Goiri, fondateur du nationalisme basque, s'appuiera sur le profond sentiment de frustration présent dans les provinces basques, suite à l'abolition des *Fueros*, et ce, dès le début de son action politique, en 1893.

La constitution à Gernika du gouvernement autonome basque de 1936

Le soulèvement du général Franco contre les institutions légitimes de la Seconde République espagnole entraîna le 18 juillet 1936 le déclenchement de la guerre civile.

Deux mois et demi plus tard, le 1^o octobre 1936, le Parlement espagnol accorda le Statut d'autonomie aux provinces basques de Gipuzkoa, Biscaye et Alava, statut d'autonomie qui avait été adopté par référendum en novembre 1933, dans celles-ci.

Le 7 octobre 1936, José Antonio de Aguirre, député du Parti Nationaliste Basque, fut élu président du Gouvernement Provisoire du Pays Basque. Le Parti Nationaliste Basque, parti d'inspiration démocrate-chrétienne n'était pas membre du *Frente Popular* (Front Populaire) mais s'était rangé du côté de la République dès le début du conflit. L'élection d'Aguirre eut lieu le matin à Bilbao ; la cérémonie officielle d'intronisation eut lieu l'après midi du 7 octobre, à Gernika. Le front des combats était à peine à 20 kilomètres.

José Antonio de Aguirre prononça le serment suivant devant l'Arbre de Gernika :

Jaungoikuaren aurrean apalik

Euzko-lur ganian zutunik,

Asabearen gomutaz,

Gernikako zuaizpian

Nere aginduba ondo betetzia

Zin dagit

Humble devant Dieu,

Debout sur la terre basque

Dans le souvenir de nos aïeux

Sous le chêne de Gernika

Je jure

De remplir fidèlement mon mandat

Il est à noter que le gouvernement de José Antonio de Aguirre comprenait un représentant de tous les partis politiques présents dans les provinces basques, qui étaient opposés à la rébellion de Franco.

Il convient d'ajouter qu'à une époque plus récente, Gernika continue de jouer un rôle de premier plan dans l'histoire constitutionnelle basque ;après la fin du franquisme et l'avènement de la démocratie en Espagne, le statut d'autonomie pour les provinces de Gipuzkoa, Biscaye et Alava adopté par référendum le 25 octobre 1979 porte le nom de « Statut de Gernika »et depuis l'année 1980, les présidents ou *lehendakaris* successifs du gouvernement autonome basque sont investis de leurs fonctions dans la *Casa de Juntas* de Gernika.

Le bombardement

Lorsqu'on parle du bombardement de Gernika, on peut dire qu'il y a l'histoire du bombardement en lui-même mais aussi qu'il y a toute l'histoire –de 1937 à nos jours- de la polémique sur le bombardement. On peut constater que la signification qu'a prise le bombardement au fil des ans est devenue plus importante que le bombardement en lui-même.

C'est le premier paradoxe que nous rencontrons : comment ce bombardement –qui certes a fait plusieurs centaines de victimes, mais n'est qu'un pale reflet par exemple du bombardement de la ville allemande de Dresde par les Alliés qui, en février 1945, à la fin de la seconde guerre mondiale fit 135 000 victimes-comment ce bombardement a-t-il pu avoir de telles répercussions et comment a-t-il pu acquérir une telle dimension universelle ?

On peut remarquer aussi que moins d'un mois avant le bombardement de Gernika, le bombardement de Durango, le 31 mars 1937-premier jour de l'offensive du général Mola sur

la Biscaye-avait fait plus de 300 morts et de nombreux blessés. Ce bombardement, pourtant le premier par ordre chronologique est loin d'avoir eu le retentissement de celui de Gernika et ce, au point d'avoir été défini récemment comme « le bombardement passé sous silence ». Comment expliquer cela ? Certes, le bombardement de Durango avait été moins intense (9 bombardiers italiens Savoia S-81 qui déversèrent à peine, si l'on peut dire, 12 tonnes de bombes) ; on peut noter aussi qu'à Durango, au contraire de Gernika, il n'y eut pas de bombes incendiaires. Mais ces détails techniques n'expliquent pas tout. Déjà, le correspondant du Times à Bilbao en 1937, George Steer avait noté que pour les Basques, Gernika signifiait davantage que Durango.

Il faut dire aussi que c'est dès le début de la guerre que les franquistes avaient bombardé la population civile : à Otxandiano- un village biscayen à la frontière de l'Alava- on dénombra le 22 juillet 1936, une soixantaine de victimes.

En fait, si le bombardement de Gernika a atteint la dimension universelle qui est la sienne, cela est du à la combinaison de plusieurs facteurs :

- le fait tout d'abord d'avoir été considéré comme le premier bombardement aérien massif de l'Histoire sur une population civile. En effet, l'emploi massif de bombes explosives et de bombes incendiaires sur une population civile supposait un pas en avant dans l'horreur. Et en 1937, l'opinion publique n'était pas encore blasée devant de tels spectacles dramatiques qui devinrent malheureusement monnaie courante durant la seconde guerre mondiale et après celle-ci. C'est Gernika qui inaugura cette série tragique et interminable de massacres aériens. Ainsi, cet événement fut et demeure de nos jours le symbole de tels crimes.

- Ensuite, le tableau de Picasso, grâce au génie du peintre, est devenu le symbole de la brutalité et de l'horreur que provoquent toutes les guerres.

- Enfin, l'incompréhensible et stupide négation du bombardement de la part des franquistes- qui soutinrent tout d'abord que Gernika avait été incendiée par les Basques eux-mêmes avant d'en rejeter la responsabilité exclusive sur les nazis- a déclenché une violente polémique qui s'est prolongée jusqu'à nos jours et n'a cessé d'alimenter un débat passionné. L'entêtement de cette propagande franquiste a contribué sans nul doute à faire de Gernika un symbole qui aujourd'hui reste représentatif des grandes tragédies du XX^s.

On peut dire que Gernika incarne une des grandes peurs du monde : l'idée d'être bombardé ; c'est la version moderne « du ciel nous tombant sur la tête ».

Première question : Comment et par qui Gernika fut-elle détruite ?

Selon tous les témoignages, Gernika durant les années de la Seconde République espagnole (depuis 1931) et les premiers mois de la guerre était une bourgade paisible, accueillante et pacifique. L'ambiance y était familiale et conviviale.

Il y avait certes *grosso modo* trois blocs politiques distincts : les nationalistes basques majoritaires (49% des suffrages exprimés aux élections de 1936) qui contrôlaient la Mairie, les monarchistes et carlistes en second lieu (38,5% des suffrages à ces mêmes élections) et enfin le bloc du *Frente Popular*-socialistes et républicains- beaucoup plus faible (11,5% des suffrages en 1936). Mais il n'y avait pas de véritables tensions entre ces forces politiques ; tout le monde se connaissait et il arrivait souvent que les bandes de jeunes soient composés de personnes de différentes sensibilités politiques.

Depuis le début de la guerre civile espagnole (18 juillet 1936) jusqu'à cette date fatidique du lundi 26 avril 1937, Gernika n'avait jamais été attaquée.

Mais depuis le premier jour de l'offensive du général Mola sur la Biscaye (31 mars 1937), l'avancée des franquistes n'avait pas été spectaculaire. Il leur fallait frapper un grand coup.

Ce jour-là – lundi 26 avril 1937, vers 16 heures 30-les cloches de l'église Santa Maria se mirent à résonner ; elles annonçaient l'arrivée des premiers avions : un bimoteur allemand Dornier 17 parti de Burgos qui jeta une dizaine de bombes de 50 kilos puis trois avions italiens Savoia Marchetti SM 79, partis de Soria, qui jetèrent 36 bombes de 50 kilos.

Vers 17 heures, survint un Heinkel 111 allemand parti de Burgos qui jeta aussi plusieurs bombes de 50 kilos.

Vers 18 heures, arriva un autre Heinkel 111, escorté par 5 chasseurs italiens Fiat CR 32.

C'est vers 18 heures que la phase la plus dure du bombardement commença avec trois escadrilles de bombardiers allemands Junker 52, partis de Burgos. Au total, 19 Junker 52 qui lancèrent 20 tonnes de bombes. Les Junker52, énormes pour l'époque, étaient appelés par les soldats basques les « *tranvías* » (tramways). Ils avaient une envergure de 29 mètres pour une longueur de 19 mètres. Chaque bombardier transportait 1300 kilos de bombes : deux bombes de 250 kilos, le reste étant constitué par des bombes de 50 kilos et par des bombes incendiaires. Les bombardiers lancèrent tout d'abord des bombes explosives et ensuite des bombes incendiaires sur les immeubles endommagés ou détruits. Les bombes incendiaires, lancées 24 à la fois, pesaient à peine un kilo et se présentaient sous la forme de tubes d'environ 30 centimètres ; à l'intérieur, il y avait une poudre argentée qui se répandait par 6 ouvertures situées à la base du tube ; ces bombes incendiaires produisaient des températures de 2000 à 3000 degrés. Le correspondant du *Times* à Bilbao George Steer put écrire : « Ainsi, quand les maisons s'effondrèrent sur leurs habitants, il plut du ciel, du feu en conserve pour les embraser ».

Pour ajouter à l'horreur, une dizaine d'avions de chasse beaucoup plus légers (ils avaient un poids à vide d'une tonne et demi contre 6 tonnes aux Heinkel 111 et Junker 52)

mitraillèrent la population, en volant à basse altitude. Il s'agissait de Messerschmitt 109 B et Heinkel 51 allemands et de Fiat CR-32 italiens. Ils mitraillèrent la population qui s'enfuyait en ville, terrorisée mais aussi dans les champs alentour, jusqu'à 4 kilomètres de Gernika, ce qui relève davantage du sadisme que de la recherche d'objectifs militaires.

Au total, une quarantaine d'avions participèrent au bombardement. Sur le nombre de tonnes de bombes déversées cette après-midi là sur Gernika, les chiffres divergent et vont généralement de 30 à 50 tonnes. A 19 heures 45, fin du bombardement, le spectacle était dantesque ; Gernika était dévastée et les carcasses des maisons étaient en flammes. 70% des maisons de Gernika étaient détruites ; seule la ville haute (là où se trouvent la *Casa de Juntas* et le chêne de Gernika) ainsi que quelques demeures de franquistes notoires avaient été épargnées.

Partout, dans les rues détruites, mêlés aux corps des humains calcinés, beaucoup d'animaux morts.

Ce fut la nuit qui avait chassé les avions et mis fin au bombardement.

Gernika brûlait- on voyait l'incendie jusqu'à vingt kilomètres- et le vent était favorable à la propagation des flammes, portant celles-ci d'une maison à l'autre. La vieille ville où le bois était l'élément dominant des constructions, disparut pratiquement. Les pompiers de Bilbao n'arrivèrent qu'entre 9 heures et demie et 10 heures et demie du soir. L'incendie ne fut totalement maîtrisé que le lendemain vers midi et grâce à la pluie du matin.

La population de Gernika ce 26 avril 1937 d'une part et le nombre de victimes d'autre part ont fait l'objet de polémiques, les franquistes essayant de minimiser la population de Gernika exposée au bombardement pour ensuite minimiser le nombre des victimes.

On peut raisonnablement estimer que la population de Gernika était ce jour-là d'environ 10 000 personnes ; il faut en effet ajouter au chiffre de 6 000 habitants (qui est celui de la population habituelle à l'époque) de nombreux réfugiés civils et militaires et des soldats au repos (3 bataillons).

C'était de plus, jour de marché ce lundi et foire au bétail et il y avait à Gernika, beaucoup de paysans des villages avoisinants.

Quant au nombre de victimes, on ne connaîtra sans doute jamais le nombre exact des morts. En effet, moins de 72 heures après le bombardement, le jeudi 29 avril avant midi, les troupes franquistes et italiennes entrèrent dans Gernika. Le gouvernement autonome basque perdit de ce fait, tout contrôle sur le recensement des morts et les vainqueurs de la guerre civile ne réalisèrent jamais d'enquêtes sérieuses sur le nombre de victimes et ne permirent pas les investigations d'étrangers. Les chiffres donnés par le gouvernement basque furent de 1654 morts et de 889 blessés. Les chiffres donnés par les franquistes varièrent entre « moins d'une douzaine ! » et 200. Il est difficile de donner un chiffre même

approximatif ; sans doute plusieurs centaines de personnes périrent-elles ce jour-là ou des suites du bombardement.

Par contre, ce que l'on peut affirmer, c'est qu'il s'agit d'une opération conçue, préparée et exécutée à partir et sur les ordres de l'Espagne franquiste. En effet, il est impensable que la Légion Condor (forte de 6 000 hommes ; c'est le nom de toutes les forces allemandes envoyées en Espagne soutenir les franquistes) ait pu mener une action de ce type de sa propre initiative. La responsabilité du bombardement doit être partagée entre les généraux Franco et Mola et Speerle, le commandant en chef de la Légion Condor.

De plus, il faut savoir que la Légion Condor (qui disposait d'une centaine d'avions en Espagne) avait un statut spécial, à savoir qu'elle était aux ordres directs de Franco. Si la responsabilité est conjointe entre Franco et la Légion Condor, en dernier ressort, la responsabilité ultime et morale du bombardement incombe bien à Franco. Il faut savoir qu'une note de l'Espagne franquiste du 6 janvier 1937 disposait que sans ordre exprès, on ne devait bombarder aucune ville.

Deuxième question : Pourquoi Gernika fut-elle détruite ?

Il faut insister sur le fait que Gernika, à 20 kilomètres du Front, ne constituait en aucune façon un objectif militaire ; ce n'était qu'un modeste nœud de communication, qui ne disposait que d'une seule mitrailleuse anti-aérienne.

D'ailleurs, on peut remarquer que les seuls objectifs que l'on pourrait qualifier de militaires (un pont appelé Pont de Renteria et deux fabriques d'armes légères : *Unceta y Cia* et *Talleres de Guernica*) ne furent pas détruites par le bombardement. En outre, pourquoi aurait-on employé des bombes explosives de 250 kilos et des bombes incendiaires pour détruire un pont ? Le chef d'Etat-major des forces détachées de la *Luftwaffe*, le lieutenant-colonel Von Richtofen parla de « succès technique complet » ; cette expression serait difficile à comprendre si le principal objectif de l'attaque avait été la destruction du pont, puisque celui-ci demeura intact.

Ce qui faisait problème pour les franquistes, c'était la résistance acharnée des Basques malgré leur faiblesse aérienne. On aura une idée de cette faiblesse en prenant connaissance de ce télégramme du Président Aguirre au gouvernement républicain espagnol : « Nous n'avons qu'un seul avion de chasse qui ne peut sortir car ce serait le livrer à l'ennemi. »

Cependant, du 31 mars au 26 avril 1937, malgré les intenses raids aériens et les assauts terrestres massifs, les forces de Mola n'avaient avancé que de 16 kilomètres. Il fallait coûte que coûte pour les franquistes briser cette résistance basque. Les franquistes

craignaient de ne pouvoir conquérir Bilbao, comme les carlistes par deux fois au cours du XIX^es n'avaient pu le faire.

La détermination du général Mola de conquérir la Biscaye était entière si l'on en juge par sa déclaration publiée par le *Daily Herald* le 29 avril (il s'agit de la dernière déclaration publique de Mola avant sa mort dans un accident d'avion le 3 juin 1937) : « Nous raserons la Biscaye, et son emplacement nu et désolé enlèvera à l'Angleterre l'envie de soutenir contre nous les bolcheviks basques. Il faut détruire la capitale d'un peuple perverti qui ose s'opposer à la cause irrésistible de l'idée nationale. »

La finalité la plus importante pour les franquistes, c'est d'atteindre le moral des Basques en élevant progressivement le niveau de violence ; ce qu'ils recherchent, c'est l'effet d'incendie, de destruction et de démoralisation de la population : seulement ainsi, on peut expliquer le mélange de bombes explosives et incendiaires et le mitraillage de la population.

De plus, en détruisant Gernika, les franquistes détruisaient bien plus qu'une petite ville basque. Ils s'attaquaient à la ville symbole des libertés et des traditions basques. Ils s'attaquaient- même s'il ne fut pas touché- au chêne de Gernika et à ce que représentait pour les Basques la chanson « *Gernikako Arbola* » devenu un véritable hymne. Ils s'attaquaient aussi et surtout à la ville où fut constitué le 7 octobre 1936, le premier gouvernement basque de l'Histoire présidé par José Antonio de Aguirre. En s'attaquant à Gernika, les franquistes cherchaient à humilier l'Histoire basque, prétendaient faire plier la fierté et l'aspiration à la liberté du peuple basque.

Les répercussions

Après ce sauvage bombardement d'une population civile, les répercussions furent très importantes. Malgré une intense propagande franquiste, un sentiment de colère et d'aversion se manifesta dans les pays démocratiques contre les responsables de cet acte de barbarie. L'émotion fut particulièrement forte en France, en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis.

Pour faire connaître au monde ce qui s'était réellement passé à Gernika, le rôle des correspondants de presse étrangers qui se trouvaient à Bilbao, fut capital. Or, il n'y avait que 4 correspondants de presse étrangers à Bilbao. Le travail et les récits de ces correspondants de presse étrangers à Bilbao ont été étudiés en détail dans le magnifique livre de Herbert R. Southworth : « *La destruction de Guernica. Journalisme, diplomatie, propagande et histoire* » publié en français en 1975 aux Editions *Ruedo Iberico*.

L'un de ces correspondants, George Steer, du *Times* de Londres, apprend le bombardement à 8 heures et demie du soir, à Bilbao ; il se rend immédiatement à Gernika et recueille des

témoignages. Son récit particulièrement bien documenté paraît dans le *Times* le 28 avril sous le titre : « La tragédie de Gernika » et est également repris dans *le New-York Times*. Il écrira sur la guerre civile au Pays basque et sur le bombardement de Gernika un livre remarquable publié en 1938 à Londres : *The tree of Gernika* qui constitue un des meilleurs ouvrages sur la période du gouvernement basque en 1936-1937 (Malheureusement, s'il existe une traduction espagnole de ce livre, il n'existe aucune traduction française).

Après Gernika, le peuple britannique saisit le danger ; sous la pression de l'opinion publique et de l'opposition libérale et travailliste, le gouvernement conservateur prend deux décisions : il décide d'accueillir 4 000 enfants basques en Grande-Bretagne et il décide de protéger tous les convois chargés de l'évacuation par mer de Bilbao.

En France, ont lieu notamment à Paris, des meetings de protestation. Le rôle du chanoine Alberto de Onaindia, un proche du Président Aguirre, est essentiel. Alberto de Onaindia était à Gernika le 26 avril ; il s'entretient avec le Président Aguirre le 27, prend l'avion Bilbao-Biarritz le 28 et le train Biarritz-Paris dans la nuit du 28 au 29. C'est à Paris, le premier témoin oculaire qui dénonce à la face du monde entier les auteurs du bombardement. Il est interrogé par plusieurs personnalités, au premier rang desquels François Mauriac qui s'avérera dès lors comme le défenseur le plus prestigieux de la cause basque.

. Jusqu'à Gernika, on peut dire que François Mauriac, profondément troublé par les événements d'Espagne, hésitait. Son biographe, Jean Lacouture écrit : « Pour le faire entrer décidément dans le camp républicain, il manque à François Mauriac une sorte de signe. Il en sera bientôt frappé. » Ce signe, évidemment, c'est Gernika. Cet événement d'une importance extrême pour lui, lui fait sauter le pas, change radicalement sa vision de la guerre d'Espagne et le rapproche définitivement des Basques. A partir de ce moment, François Mauriac discerne clairement les menaces que font peser sur la paix du monde les dictatures fascistes, menaces qui se préciseront deux ans plus tard et qui seront directement à l'origine de la seconde guerre mondiale. Il écrit dans ses *Mémoires Politiques* : « ...Je fus conscient très tôt de ce que l'intervention d'Hitler et de Mussolini en Espagne, sans que les démocraties tentent rien contre eux, décidaient de notre destin et que nous n'éviterions pas un malheur immense. »

Dans *L'Aube* (quotidien démocrate-chrétien) du 30 avril-1^{er} mai 1937, l'éditorial de Georges Bidault a pour titre « Le martyr de Guernica » ; voici la fin de cet article : « Pendant trois heures, les avions allemands ont bombardé cette bourgade sans défense. Pendant trois heures, les avions allemands ont dans les rues et dans les champs, tiré à la mitrailleuse sur les femmes et les enfants. Tout cela, au nom de la civilisation. Et même, pour la Croisade, comme on dit. »

La guerre au Pays Basque d'Espagne désagrège les forces catholiques françaises ; l'opinion publique catholique sur la guerre civile d'Espagne se scinde en deux. Un manifeste de protestation des catholiques français est publié par *La Croix* et *L'Aube* le 8 mai ; il a pour titre : « Un appel à tous les hommes de cœur » ; parmi les signataires, des noms très connus : François Mauriac, Emmanuel Mounier, Jacques Maritain, Georges Bidault, Gabriel Marcel, Claude Bourdet etc...Ce manifeste déclarait : « C'est aux catholiques, sans distinction de parti, qu'il appartient d'élever la voix les premiers pour que soit épargné au monde le massacre d'un peuple chrétien. Rien ne justifie, rien n'excuse les bombardements de villes ouvertes , comme celui de Guernica... »

Pour sa part, le philosophe Jacques Maritain lance en mai 1937, un Comité Français pour la Paix civile et religieuse en Espagne qui avait pour objectif de parvenir à une médiation en vue d'aboutir à la paix en Espagne. Dans les faits, ce Comité joua un rôle très important concernant l'aide humanitaire et l'accueil des réfugiés basques sur le sol français ; le soutien aux Basques devint une des activités les plus importantes de ce comité appelé parfois Comité Maritain.

Mais il faut bien voir que ce courant catholique favorable aux Basques, s'il était animé par des personnalités d'un incontestable prestige, restait minoritaire par rapport aux forces politiques conservatrices françaises qui s'étaient rangées aux côtés du général Franco.

Ainsi, de nombreux écrivains et journalistes prirent la plume pour diffuser en France les thèses de la propagande franquiste ; parmi les plus connus, les écrivains fascisants Maurice Bardèche et Robert Brasillach, René Benjamin, Paul Claudel, Claude Farrère. Ce dernier écrivit : « ...La conduite des rouges a été inqualifiable. Je suis allé à Guernica. J'ai la certitude que tout y a été détruit exclusivement par la dynamite. J'ai l'habitude de voir les choses de la guerre et je ne puis confondre la trace de quelques obus, visible, avec la preuve matérielle de l'attentat à la dynamite et de l'incendie. »

Dans son livre déjà cité, l'historien américain Herbert R. Southworth insiste sur le rôle plus qu'ambigu de l'Agence Havas, agence de presse qui manipula toutes les nouvelles concernant Gernika. Devant cette carence flagrante de l'Agence Havas, tous les journaux français qui voulaient informer leurs lecteurs sur ce qui s'était réellement passé à Gernika, devaient le faire à partir des dépêches et articles provenant de Londres.

En Pays Basque de France, les réactions sont mitigées. La grande majorité de la population, surtout à l'intérieur du pays, a été réceptive à la propagande franquiste et suit aveuglément son leader, le député Jean Ybarnégaray qui, depuis le début du conflit, a pris fait et cause pour Franco. C'est ainsi que dans *Eskualduna* (l'hebdomadaire du clergé, rédigé en langue basque), le numéro publié après le bombardement ne fait pas mention de celui-ci. Le quotidien bayonnais de gauche *Sud-Ouest républicain* est bien seul pour

écrire : « Guernica n'existe plus : les barbares fascistes dans leur haine à ce qui est grand, à ce qui est noble, à ce qui est sublime ont détruit sauvagement Guernica, sanctuaire de la tradition et berceau du renouveau basque. »

La polémique fut la plus violente en Angleterre. Un débat eut lieu le 3 mai à la Chambre des Communes. Le ministre des affaires étrangères du gouvernement conservateur Anthony Eden dut répondre à plusieurs questions de l'opposition travailliste et libérale qui accusa ouvertement les Allemands d'être les responsables du bombardement.

Aux Etats-Unis, le sénateur Borah de l'Idaho fustigea le fascisme dans son discours du 6 mai 1937 au Sénat. Il s'écria : « Une cité non armée, non combattante fut choisie pour l'exemple le plus révoltant d'extermination massive des temps modernes. Telle a été la stratégie fasciste. » Pour Southworth, ce discours du sénateur Borah constitue la plus vigoureuse dénonciation des destructeurs de Gernika jamais proférée devant un Parlement.

Bien entendu, dans les pays alliés de l'axe Rome-Berlin, la nouvelle de la tragédie de Gernika fut passée sous silence.

La controverse historique

La controverse historique concernant les responsables du bombardement surgit dès le lendemain de celui-ci ; personne en effet, ne voulait apparaître face au monde comme l'auteur de la destruction de Gernika.

La position des nationalistes basques est affirmée dès le matin du 27 avril par le Président José Antonio de Aguirre, dans une allocution à Radio Bilbao : « Devant Dieu et devant l'histoire... j'affirme que durant trois heures et demie, les avions allemands bombardèrent avec un acharnement inconnu jusqu'ici, la population de l'historique ville de Gernika...Je demande au monde civilisé s'il peut permettre l'extermination d'un peuple qui a toujours considéré comme son plus grand titre de gloire la défense de sa liberté et de la sainte démocratie, que Gernika par son arbre millénaire a symbolisé à travers les siècles. »

Un manifeste du clergé basque est publié le 11 mai, signé par de nombreux prêtres biscayens dont 10 témoins oculaires. Deux signataires de ce manifeste sont dépêchés au Vatican pour parler de la situation tragique du peuple basque après ce bombardement. Mais le 30 mai, le Cardinal Pacelli – le futur pape Pie XII qui après son accession au pontificat au début de 1939, allait se révéler très favorable aux franquistes – reçut fort mal en sa qualité de Secrétaire d'Etat ces deux représentants du clergé basque. Avant l'entrevue, un envoyé du Vatican les avait avertis qu'il ne convenait pas de parler de la destruction de Gernika et qu'il ne fallait donner à l'audience aucune publicité. Le Cardinal Pacelli reçut les deux prêtres basques debout durant exactement huit minutes, les laissant interloqués et au bord du désespoir. Dès le 28 août 1937, le Vatican reconnaissait *de facto* le régime de Franco.

Trois jours auparavant, l'hebdomadaire des Pères dominicains *Sept*, publié à Paris et qui avait donné largement la parole à Alberto de Onaindia à propos de Gernika, reçut de Rome un télégramme lui retirant le droit de paraître.

La position des franquistes fut fixée par des communiqués du *Bulletin Officiel d'Information* de Salamanque. Dès la nuit du 27 avril, un communiqué indiquait que Gernika avait été « détruite et brûlée par le feu intentionnel des rouges. » Deux jours plus tard, un autre communiqué niait l'existence d'avions allemands dans le camp franquiste et parlait de l'impossibilité pour les avions de voler à cause de la météo.

La presse franquiste attribua la destruction de Gernika aux Basques eux-mêmes, au « vandalisme rouge » et au « sadisme marxiste ». On peut lire dans le journal franquiste « *La Voz de España* » du 29 avril : « Guernica est détruite par le feu et par l'essence. Les hordes au service criminel d'Aguirre, président de la République d'Euzkadi, l'ont incendiée et l'ont convertie en ruines » et le jour suivant : « Guernica a été détruite par les rouges au service des séparatistes basques. »

Luis Bolin, le chef du Bureau de Presse de Franco à Salamanque déclara pour sa part : « Les séparatistes basques avaient besoin d'un fait sensationnel... Ils dépêchèrent à Gernika des brigades de dynamiteurs asturiens chargés d'incendier et de faire exploser les maisons... Cela étant fait, ils assurèrent que la destruction était l'œuvre de la Légion Condor ».

Voilà brièvement résumée, la version officielle franquiste maintenue pendant les 30 premières années suivant le bombardement.

Commentant cette version, Alberto de Onaindia écrivit : « Ainsi, nous étions si dégénérés et criminels pour être capables d'enfermer nos femmes et nos enfants dans les caves de nos maisons et pour y mettre ensuite le feu, les condamnant à être la proie des flammes et être ensevelis sous les décombres de leurs propres maisons. Jamais, on n'avait entendu une telle calomnie satanique. »

Il faut savoir qu'après la prise de Gernika par les franquistes, les correspondants de guerre étrangers ne purent entrer dans cette ville que le 1^{er} mai, soit 48 heures après ; c'est qu'il fallut du temps aux franquistes pour camoufler les trous des bombes, imprégner les murs d'essence pour faire croire à un incendie allumé depuis le sol et aussi pour trouver les bons témoins capables de répéter devant les journalistes la version officielle qu'on leur avait préalablement apprise.

Le comble du cynisme fut atteint en septembre 1939 lorsqu'un décret proclama l'adoption de Gernika par Franco ; il fut aussi atteint en février 1946, jour où Franco à l'initiative du maire phalangiste de Gernika fut déclaré « citoyen d'honneur [*hijo adoptivo*] de la ville de Gernika. »

Encore en 1948, Franco continue à rejeter sur les « rouges », la responsabilité des dommages. Il déclare cette année- là que Gernika avait été « brûlée et détruite par les rouges eux-mêmes, qui dans leur furie destructrice, ont cherché à rejeter la culpabilité sur les escadrilles allemandes. Sur cet acte d'incendie volontaire, s'élève la nouvelle Guernica, la ville la plus belle d'Espagne. »

Dans les années 1970, la controverse historique rebondira avec des auteurs que l'on peut qualifier de « néo-franquistes ». Avec des nuances, ces auteurs développeront la thèse selon laquelle il y a bien eu bombardement à Gernika, mais que la responsabilité du bombardement incombe aux allemands ; Franco n'aurait pas été au courant.

Parmi ces auteurs « néo-franquistes », on peut citer le Colonel José Manuel Martínez Bande ; Ricardo de la Cierva, historien quasi officiel du franquisme dans les années 1970 ; deux frères, tous deux généraux franquistes Ramon et Jésus Salas Larrazabal ou encore Vicente Talon dans ses livres « *Arde Guernica* » (Guernica brûle ; première édition en 1970) et « *El holocausto de Gernika* » (L'holocauste de Gernika ; 1987).

Ces positions des néo- franquistes avaient été rendues inévitables par les confessions et aveux des allemands eux-mêmes.

Au procès des criminels nazis, à Nuremberg, après la fin de la seconde guerre mondiale, le maréchal Goering déclara : « Guernica fut un banc d'essai pour la Luftwaffe. C'est lamentable mais nous ne pouvions faire autre chose. A l'époque, ces expériences ne pouvaient pas avoir lieu ailleurs. » Il faut noter qu'à ce procès, le gouvernement basque en exil essaya de faire juger la destruction de Gernika comme crime de guerre ; mais tous ses efforts furent inutiles : les alliés décidèrent que l'on jugeait les nazis seulement pour les crimes commis durant la seconde guerre mondiale.

A partir de 1953, plusieurs officiers allemands –dont Von Richtofen, Chef d'Etat-major de la Légion Condor- reconnurent que ce furent les aviateurs allemands qui détruisirent Gernika.

Actuellement, la polémique se poursuit avec des auteurs pro-franquistes dont le plus prolifique est sans doute Pio Moa avec entre autres ouvrages, son livre : *Los Mitos de la guerra civil* (Les mythes de la guerre civile) publié en 2003. Pio Moa a une vision bien particulière. Qu'on en juge ! Il écrit : « Il est clair que le bombardement de Gernika est le résultat d'une décision personnelle de Richtofen, en contradiction avec l'ordre de Mola ; qu'il avait un objectif militaire évident...qu'il n'a supposé aucune tentative spéciale de bombardement sur la population civile, ni ne prétendait à la destruction de la ville ; qu'il n'avait aucune intention d'attaquer les symboles basques et qu'il occasionna environ une centaine de victimes, au maximum 120. » Il ajoute : « Il est fascinant de voir comment un événement sans doute terrible, mais non extraordinaire au sein du conflit, devint un des mythes les plus intenses, émotifs et démesurés. »

La seconde guerre mondiale

Pendant la seconde guerre mondiale, le mythe de Gernika atteint peut-être son point culminant.

Le premier char de la 2° DB du général Leclerc, entrant dans Paris libéré en août 1944 porte le nom de « Guernica. »

Le bataillon que forme le gouvernement basque pour réduire la poche allemande du Médoc et de La Pointe de Grave prend le nom de « Bataillon Basque Guernica ». Il est intégré dans le Régiment Mixte Marocains et Etrangers (R.M.M.E.) Après les combats victorieux d'avril 1945, le général de Gaulle, venu en Médoc passa les troupes en revue sur l'aérodrome de Grayan, salua longuement le drapeau basque et déclara au chef du bataillon, Kepa Ordoki : « Commandant, la France n'oubliera jamais les efforts et les sacrifices accomplis par les Basques pour la libération de son sol. » Le drapeau basque *Ikurriña* reçut la Croix de Guerre. Le 26 avril 1945 –huit ans jour pour jour après le bombardement - le bataillon Gernika défila triomphalement avec toutes les autres forces de la Brigade Carnot, dans les rues de Bordeaux.

Le tableau de Picasso

Ce qui incontestablement contribua puissamment à faire acquérir à Gernika une dimension universelle, ce fut le tableau de Picasso qui, pour beaucoup de critiques d'art, restera comme l'œuvre picturale magistrale du XX^es. Picasso lui-même a déclaré : « C'est l'œuvre la plus importante de ma vie ».

On connaît le mot fameux de Picasso : quand un officier allemand durant la seconde guerre mondiale lui demanda s'il était l'auteur du Guernica, Picasso répondit : « Non, c'est vous ! »

Picasso avait reçu en janvier 1937, une commande du gouvernement républicain espagnol en prévision de l'Exposition Internationale de Paris qui devait se tenir du 24 mai au 1^{er} novembre 1937. Il était âgé alors de 54 ans. Picasso ne semblait guère déployer une grande activité pour honorer cette commande ; mais après le bombardement, exactement le 1^{er} mai 1937, il se mit d'arrache-pied à l'ouvrage et le 13 juin, il avait achevé sa toile aux dimensions imposantes : 7,76 mètres sur 3,49 mètres. On peut remarquer que la toile est en noir et blanc avec des tons de gris, rappelant les photos de Gernika détruite que Picasso avait vues dans les journaux de l'époque. Lorsque le pavillon de l'Espagne fut inauguré avec retard le 12 juillet 1937, Guernica figurait en bonne place, à droite de l'entrée.

Les avis sur la toile furent d'ailleurs dans les premières années, assez partagés.

Guernica voyagea en Scandinavie de janvier à avril 1938, puis en Grande-Bretagne fin 1938-début 1939. Le 1^{er} mai 1939, Guernica arrive aux Etats-Unis : il est exposé à New York et dans les principales villes.

Ce n'est qu'après la seconde guerre mondiale que sa réputation internationale est établie ; la toile se trouve à New York, au *Museum of Modern Art, MOMA*, jusqu'en septembre 1953. On peut la voir en Europe de 1954 à 1956 avant qu'elle ne revienne à New York.

En 1969, Picasso rappelle que le tableau appartient au peuple espagnol, auquel il sera restitué « lorsque les libertés républicaines seront rétablies en Espagne » ; l'année suivante, il précise : « lorsque les libertés publiques seront rétablies en Espagne ». Picasso meurt en avril 1973.

Après la mort de Franco et le retour de la démocratie en Espagne, le 9 septembre 1981, le tableau quitte New York pour Madrid où il sera exposé dans une annexe du Prado, dans le grand salon central du *Cason del Buen Retiro* avant d'être transféré en 1992 au Musée d'art contemporain *Centro de Arte Reina Sofia* où il se trouve toujours.

Les madrilènes resteront sourds aux désirs des Basques de voir le tableau s'installer à Gernika ou à Bilbao, même de façon temporaire. Ce sont des raisons techniques (mauvais état du tableau, risques pour son intégrité) qui ont été invoqués par l'ancien Président du Gouvernement José Luis Zapatero, par les experts et par les membres du conseil d'Administration du Musée Reina Sofia pour s'opposer au transfert. La campagne « *Guernica Gernikara* » (le Guernica à Gernika) est restée sans écho. L'ancien Président du Parti Nationaliste basque, Xavier Arzalluz s'adressant aux madrilènes, déclarera : « Nous, nous fournissons les morts mais vous, vous gardez le tableau ».

Le tableau reproduit 6 êtres humains et 3 animaux. De droite à gauche, une femme tombe dans le vide, en flammes ; une autre femme sort par une fenêtre, avec une lampe ; une troisième femme, au-dessous, fuit la catastrophe ; un cavalier blessé, au centre ; un guerrier démembré, sous les sabots du cheval ; un oiseau, près de la gueule du cheval ; une autre femme, à gauche, qui tient un enfant mort ; au dessus du cheval, une forme ovale symbolise un soleil-ampoule- œil.

L'ensemble du tableau symbolise le désespoir et la douleur, l'horreur que représente le fascisme aux yeux des républicains.

Le professeur d'esthétique Van Hansbergen, auteur d'un livre sur le tableau, écrit : « Ce tableau est un cri contre la barbarie et tout le monde le comprend ; il nous parle à tous. » Pour lui, le message contenu dans le tableau traverse toutes les contingences et

spécificités, les différences culturelles et géographiques et même les barrières qui divisent les générations.

Joseba Elosegui

Un épisode dramatique- en relation avec le bombardement de Gernika- eut lieu le 18 septembre 1970, au fronton Anoeta de Saint-Sébastien, à l'occasion des VI^e Championnats du Monde de Pelote Basque. Lors de la cérémonie d'inauguration présidée par le général Franco, un homme, après s'être aspergé d'essence et avoir mis le feu, se lança depuis les galeries, d'une hauteur de 8 mètres et tomba en flammes sur la cancha en criant : « *Gora Euzkadi Askatuta* » (Vive le Pays basque libre).

Il s'agissait de Joseba Elosegui, originaire de Saint-Sébastien, âgé de 55 ans. Il avait été témoin en 1937, du bombardement de Gernika alors qu'à peine âgé de 22 ans, il était capitaine d'un bataillon qui se trouvait au repos dans cette ville.

Il avait laissé un manuscrit qui fut publié quelque temps après son action d'Anoeta sous le titre « *Quiero morir por algo* » (Je veux mourir pour quelque chose). Il y expliquait qu'il avait voulu rappeler au général Franco, un de ses grands crimes : la destruction de Gernika. Les flammes qui brûlaient son corps étaient les mêmes que celles qui avaient brûlé à Gernika, 23 ans auparavant. Joseba Elosegui survécut à ses blessures et fut élu plus tard en 1977 député puis en 1979 sénateur sous les couleurs du Parti Nationaliste Basque, parti qu'il abandonnera plus tard pour le parti Eusko Alkartasuna. Il est mort en 1990.

Gernika et l'Allemagne

Je voudrais dire un mot des relations récentes entre Gernika et l'Allemagne.

Il faut comprendre qu'aujourd'hui pour les Allemands, Gernika est un épisode relativement mineur des crimes nazis. De plus, pour les Allemands, le caractère symbolique de cette cité et l'attachement des basques envers elle, est pratiquement inconnu.

En 1989, Gernika se jumela officiellement avec Pforzheim (ville du Bade-Wurtemberg de 120 000 habitants). Le maire de Pforzheim déclara à cette occasion : « Les Allemands ont apporté à votre ville beaucoup de misère et de souffrance ; pour cela, personnellement, je vous demande pardon. » Il faut savoir que Pforzheim a été bombardée par les Alliés en février 1945 ; il y eut 17 000 morts (20% de la population) ; les habitations détruites représentaient 83% du total des habitations.

Mais il n'y a eu aucune reconnaissance de la culpabilité des Allemands dans le bombardement de Gernika de la part du gouvernement ou du Parlement allemands.

Cependant, en avril 1997, pour les cérémonies du 60^e anniversaire, un message du Président allemand Roman Herzog était lu aux survivants du bombardement ; le président allemand y déclarait : « Je veux assumer ce passé et reconnaître expressément la faute des avions allemands. J'adresse aux survivants de l'attaque et aux témoins de l'horreur vécue, mon message de condoléance et de deuil. »

Rareté des lieux de mémoire à Gernika

Dernière réflexion : on peut regretter qu'il n'y ait toujours pas de grande œuvre monumentale à Gernika rappelant le bombardement. Celui-ci n'est évoqué que par deux sculptures (l'une du sculpteur anglais Moore et l'autre du sculpteur basque Chillida, toutes les deux dans le Parc des Peuples d'Europe), que par le buste de George Steer, inauguré en 2006 et par le Musée de la Paix, « *Bakearen Museoa* », un musée ouvert en 1998, intéressant, mais de dimensions modestes. Il est à noter que ce musée se veut à la fois le musée de Gernika du passé (symbole de la liberté, des *Fueros*, de la démocratie basque) et le musée de Gernika du présent (la réconciliation, les droits de l'homme, le bombardement de Gernika, le Guernica de Picasso).

Conclusion

En conclusion, il convient de rappeler que pendant au moins 40 ans, la dictature franquiste a empêché un quelconque débat scientifique, politique et humain sur le bombardement ; pourtant, son importance est manifeste ; pour beaucoup, c'est le premier acte de la seconde guerre mondiale ; selon le mot de Churchill : « Guernica fut une horreur expérimentale ». La propagande franquiste, en niant l'évidence, a contribué à faire de Gernika, un symbole.

En ce XX^es où ce sont déroulées deux guerres mondiales et tant de guerres civiles et de conflits locaux, d'holocaustes et de goulags, d'expériences de régimes totalitaires de droite ou de gauche, on peut dire que Gernika est un symbole de plus des tragédies dont a souffert l'humanité.

Gernika, ville-martyre donc, mais aussi on l'a vu, ville d'Histoire, ville sacrée, ville institutionnelle, ville symbole.

Comme le dit le poète « *Eman ta zabalzazu munduan Frutua* » (donnez et répandez votre fruit dans le monde), le symbole de Gernika n'est pas limité au Pays Basque ; il y a longtemps qu'il a dépassé les frontières de ce pays. Gernika, c'est bien sûr un symbole qui dit quelque chose au cœur de tout Basque mais c'est aussi et surtout un symbole universel, un symbole qui dit quelque chose au cœur de toutes les femmes et de tous les hommes du monde épris de démocratie, de liberté, de justice, de tolérance et de paix.